

Prologue

Quand elle eut achevé de s'habiller, elle se posta devant le grand miroir en pied fixé au mur en face de son lit, et se campa, les mains sur les hanches, le torse bombé, la tête renvoyée en arrière.

Le costume était seyant, on ne pouvait le nier. Couturière d'occasion, elle n'avait pas bien su le couper ni l'ajuster, mais le tulle Kretz utilisé, acheté écru puis teint en noir par ses soins, était assez élastique pour que l'effet produit fût celui d'un collant de rat d'hôtel — une tenue qui passait rarement inaperçue sur une silhouette féminine aux courbes pleines.

Non, songea-t-elle en s'observant d'un œil satisfait, elle n'avait pas à se plaindre de son physique. D'ailleurs elle n'avait à se plaindre de rien, hormis du passé qui venait de resurgir dans sa vie et l'obligeait à cette mascarade — laquelle eût été amusante si la finalité n'en avait été aussi sinistre.

Des années durant, elle s'était crue tirée d'affaire, elle avait cru pouvoir oublier d'où elle venait, qui elle était. Cru avoir fait perdre sa piste au seul homme au monde qui connaissait son secret.

Cet homme, hélas ! elle l'avait retrouvé sur son chemin par le plus grand des hasards, et il l'avait vue lui aussi. Peut-être ne l'avait-il pas reconnue, il n'avait en tout cas rien laissé paraître, mais les circonstances ne le lui permettaient guère, aussi n'avait-elle aucune certitude. L'angoisse qu'avait fait naître en elle cette rencontre impromptue la poursuivait, lui serrait l'estomac le jour et lui inspirait la nuit des cauchemars d'où elle sortait terrorisée, couverte de sueurs froides et hantée par des souvenirs odieux ne le cédant en horreur qu'à son avenir incertain.

L'évidence s'était faite jour en elle après trois nuits troublées, sans sommeil ou presque : tant que cet homme vivrait, il serait son épée de Damoclès ; tant que cet homme vivrait, elle ne pourrait, elle, vivre en paix. Tant que cet homme vivrait...

Cet homme devait mourir.

Or l'occasion était là. Le destin avait frappé en la personne d'un de ses plus mystérieux agents, et l'ennemi, la menace, se trouvait déjà entre la vie et la mort. Un rien, une pichenette sans doute, le ferait basculer du côté de la camarde et de l'enfer où, s'il y avait une justice, sa place était réservée depuis le jour pas si lointain où il avait abusé d'une jeune fille dans la détresse.

Cette jeune fille, devenue femme, ne pouvait pas plus le lui pardonner que l'oublier. S'il n'y avait eu que cela, cependant, elle eût continué de faire taire sa rancune en échange d'une vie insouciant de plaisirs et d'études, comme elle le faisait depuis quatre ans, mais l'homme avait naguère menacé de la dénoncer et il pouvait recommencer. Il ignorait sa nouvelle identité, non par qui elle l'avait obtenue : qu'il en parlât à sa hiérarchie, qu'il y eût une enquête, qu'elle fût l'objet d'un unique article de journal, et elle dirait adieu à tout ce qu'elle avait conquis de haute lutte. On la retrouverait, et elle savait qu'elle serait au minimum humiliée, frappée, séquestrée, voire abattue sans autre forme de procès.

À l'homme, il suffirait de quelques mots pour la perdre. Et il les prononcerait peut-être, à présent qu'il n'avait plus rien à espérer de la vie : par pure méchanceté, le seul sentiment dont il pût encore jouir et dont il regorgeait comme la bête enragée qu'il était.

Une bête enragée, on l'abat.

Elle fit disparaître sa chevelure brune, coupée à la garçonne pour l'occasion, sous la cagoule noire qui complétait sa tenue. Un modèle du commerce, en laine, avec une ouverture au niveau des yeux. Cela cassait un peu le personnage, se dit-elle en continuant de s'observer dans la glace, mais elle cousait décidément trop mal pour envisager mieux. Il faudrait que cela fasse l'affaire — et elle espérait bien n'être aperçue que de très peu de gens.

Les bottes. Les gants. Les accessoires ensuite : le couteau dans son fourreau sanglé sur la cuisse droite ; la besace en bandoulière sur la hanche gauche...

De loin, dans le noir, elle savait que nul n'aurait le plus petit doute.
Elle était Panthéra.

CHAPITRE PREMIER

Les Conséquences d'une Filature

La pluie redoubla au moment précis où Antoine Carlier, qui n'était plus inspecteur, franchit les grilles du cimetière du Père Lachaise à la suite de Heinrich von Verschtaufen et de son étrange compagnon. Eux avaient un parapluie, lui non, ce qui ne lui facilitait pas la tâche puisqu'il eût dû, en toute logique, forcer plus qu'eux l'allure pour rejoindre son véhicule ou une station de métro. Il les laissa prendre un peu d'avance en faisant mine d'examiner durant trois secondes la plaque murale gravée des horaires d'ouverture du cimetière, puis il s'attacha de nouveau à leurs pas. Arrivé après eux, il ignorait de quel véhicule ils disposaient, aussi n'avait-il pu se garer à proximité pour les attendre et se voyait-il contraint de se laisser guider.

Par chance, ils ne tardèrent pas à s'approcher d'une Renault Floride rouge, dont le compagnon de l'Allemand déverrouilla les portières. Carlier mémorisa le numéro de la plaque puis baissa la tête et, cette fois, pressa bel et bien le pas, dépassant les deux hommes sans les regarder puis changeant de trottoir et se hâtant d'aller chercher sa propre voiture — hélas ! à deux cents mètres de là. Quand il atteignit la Dauphine, ceux qu'il filait l'avaient dépassé depuis longtemps pour tourner à gauche au carrefour suivant et disparaître à sa vue.

Il monta au volant, l'imperméable et le chapeau dégoulinants, et démarra avec une moue contrariée. S'il les perdait, il se serait mouillé pour rien.

Trop pressé de quitter son stationnement, il manqua emboutir une R4 qui le klaxonna d'importance et se fit un devoir d'avancer au pas quand il se fut rangé derrière elle, comme pour le défier de la doubler. Par chance, à l'intersection suivante, elle continua tout droit. Lui tourna à gauche comme Verschtaufen, et, bien évidemment, ne vit aucune trace de ceux dont il avait pour mission de déterminer le repaire.

Il retint un juron et se força à réfléchir : s'il roulait au hasard en espérant tomber sur eux, il lui faudrait énormément de chance pour réussir. De deux choses l'une, songea-t-il : soit ils ont un pied-à-terre dans Paris intra-muros, auquel cas ils ont pu aller n'importe où, soit ils se rendent en banlieue et doivent rejoindre une porte. Pariant sur cette deuxième hypothèse, qui avait l'avantage de lui donner un but, Carlier gagna le plus vite possible la périphérie de la ville et lâcha une exclamation satisfaite quand, à la faveur d'un ralentissement Porte de Bagnolet, il vit la Floride s'engager sur le Boulevard Davout. La même ? Sans doute : le modèle n'était pas si courant. Il réduisit tout de même la distance qui l'en séparait jusqu'à pouvoir lire sa plaque minéralogique et, rassuré sur ce point, laissa au contraire plusieurs véhicules s'intercaler entre eux afin de rester inaperçu. Avec la pluie qui tombait à seaux, le conducteur de la Renault ne devait pas voir grand-chose dans son rétroviseur, mais Carlier était partisan de ne prendre aucun risque.

L'heure était celle de la sortie des bureaux pour la pause du midi, d'où une circulation assez dense qui rendait la filature plus ardue mais plus discrète.

Verschtaufen et son compagnon quittèrent le boulevard à la Porte de Vincennes et entreprirent de traverser le bois. Carlier forma des vœux pour qu'ils restent en proche banlieue : sur une route nationale, étant donné leurs véhicules respectifs, il les perdrait même s'ils ne cherchaient pas activement à le semer. La contrariété remplaça en lui l'inquiétude quand, juste après Saint Maurice, la Floride mit son clignotant à droite et s'engagea dans une station service. L'imiter, c'eût été s'approcher des deux hommes plus qu'il ne le souhaitait : son visage devait leur rester inconnu pour le cas où il serait amené plus tard à les suivre à pied.

Il dépassa la station et se gara cent mètres plus loin au bord de la route. Pour donner le change, il se mouilla à nouveau : il descendit de voiture, ouvrit le capot et fit mine de farfouiller dans le moteur, non sans garder un œil sur la Renault rouge dont un pompiste faisait le plein. Ni le conducteur ni le passager

ne s'étaient montrés.

Quelques minutes plus tard, quand ils repartirent, il reprit sa filature à bonne distance en se félicitant de la présence d'esprit qui lui avait évité de se faire repérer.

Ces félicitations, malheureusement, devaient s'avérer un peu prématurées.

Heinrich von Verschtaufen avait loué la Floride à Orly. Sûr d'attirer moins l'attention en n'ayant pas l'air de se cacher, il avait choisi la plus belle voiture disponible, rouge et décapotable de surcroît. On la lui avait bien entendu remise avec un réservoir plein, aussi l'ancien *standartenführer* haussa-t-il un sourcil quand le conducteur manifesta son intention de visiter une station service.

« Un souci ? s'enquit-il en espagnol, la langue en laquelle il s'entretenait le plus couramment avec Huayna, bien qu'ils eussent aussi en commun le français, l'anglais et l'allemand.

— Je ne sais pas encore », répondit sobrement l'Indien.

Verschtaufen ne posa pas d'autre question, sachant que les réponses viendraient en temps et en heure : son élève et fils spirituel était homme de peu de mots mais d'actions éloquents.

Huayna ouvrit sa vitre et, au pompiste qui se présenta, demanda en français de compléter le plein et de vérifier l'huile.

« Un souci, oui, confirma-t-il quand l'homme se fut éloigné. La voiture qui vient de s'arrêter là-bas nous suit au moins depuis la porte de Bagnolet. Je voulais en être sûr.

— Intéressant. Combien de passagers ?

— Le conducteur, c'est tout, apparemment.

— Bien. » L'Allemand médita quelques secondes puis se décida. « Je veux savoir ce qu'il cherche et pour qui il travaille. Entraîne-le quelque part où on pourra le persuader de se joindre à nous un moment. »

Huayna se contenta de hocher la tête. Ayant consolé par un bon pourboire le pompiste de n'avoir vendu que huit litres de super, il reprit la route en direction de Saint-Maur-des-Fossés. Sans surprise, dans son rétroviseur, il vit démarrer la Dauphine qu'il venait de dépasser. Il continua donc son chemin comme si de rien n'était, sans forcer ni ralentir l'allure. Plutôt que de traverser la ville, aux abords de laquelle habitait le contact de Verschtaufen, il s'y engagea et, quoique n'y étant jamais venu, utilisa sa connaissance des zones urbaines en général pour s'écarter des larges avenues actives et gagner des quartiers résidentiels aux rues plus étroites, quasi désertes à pareille heure.

Derrière les deux hommes, la Dauphine exerçait de louables efforts pour ne pas se faire remarquer, mais la raréfaction de la circulation finit par la priver de véhicules intermédiaires et elle n'eut d'autre choix que de les suivre directement. Qu'elle gardât cependant ses distances se révéla un avantage pour le conducteur bolivien : il n'eut dès lors qu'à attendre une occasion.

Elle se présenta lorsqu'il prit un nouveau tournant au hasard et se retrouva dans une voie où il n'aperçut pas âme qui vive. Des deux côtés s'élevaient de beaux pavillons isolés de la rue par des grilles, de solides portails et des haies bien taillées. Le genre d'endroit où il ne se passait jamais rien et où nul ne viendrait s'informer de trop près si, par extraordinaire, il se passait quelque chose.

Huayna franchit une demi-douzaine de mètres puis pila en donnant un petit coup de volant et s'arrêta en travers de la chaussée, afin qu'on ne pût le dépasser sans percuter une des voitures stationnées le long du trottoir. Aussitôt, il ouvrit sa portière et s'éjecta de son siège. Tandis que Verschtaufen, au fait de la manœuvre, se glissait au volant, l'Indien rebroussa chemin à toutes jambes et arriva à l'entrée de la rue au moment même où la Dauphine s'y engageait.

Le conducteur eut le réflexe de freiner en découvrant le passage bloqué et, son attention accaparée par la Floride, il ne vit que du coin de l'œil, au dernier moment, l'individu de haute taille qui courait vers lui. Quand s'ouvrit la portière du passager à la volée, il comprit enfin que le piège se refermait et, affolé, fit mine de passer la marche arrière. Le petit revolver Smith & Wesson braqué sur son visage l'en dissuada. L'arme disparaissait presque dans la main massive de Huayna, mais le cercle sombre de son canon n'en était pas moins menaçant.

« Restez tranquille et tout ira bien, ordonna l'Indien en français, sans trop élever la voix. Herr von Verschtaufen désire juste avoir un petit entretien avec vous. »

Il vit le soulagement de n'être pas abattu séance tenante se peindre sur le visage de l'homme. Un individu peu remarquable au demeurant, pas très grand, grassouillet, auquel un visage rond et des taches de rousseur conservaient des reflets d'adolescence. Huayna lui palpa rapidement les poches, les aisselles, et, n'ayant pas trouvé d'arme, lui désigna le volant d'un signe de tête.

« Suivez la Floride, dit-il. Vous avez l'habitude maintenant. »

Le soulagement s'effaça sur le visage du conducteur. Sans doute venait-il de réaliser ce qu'impliquait l'entretien annoncé : après tout, il devait bien savoir qui il filait. Ce fut le teint blafard et les mains tremblantes qu'il repassa la première — sans prononcer un mot.

L'Indien lui-même n'ouvrit plus la bouche avant que les deux véhicules ne s'arrêtent un quart d'heure plus tard devant une belle propriété des bords de Marne, à la périphérie de la ville. Comme Heinrich von Verschtaufen descendait de voiture et remontait le col de son imperméable avant de s'avancer vers le portail en fer forgé, le conducteur de la Dauphine parla pour la première fois.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il, surtout pour rompre le silence, semblait-il.

— On attend », répondit Huayna.

La pluie ne faisait pas mine de diminuer, et Verschtaufen s'en réjouissait : cela réduisait les chances de voir quelqu'un dans la rue au mauvais moment. Ce quartier très aisé était peu fréquenté par les promeneurs mais on pouvait toujours craindre l'irruption d'un voisin ou d'un jardinier.

Derrière les grilles noires à volutes, au beau milieu d'une parcelle de six cents mètres carrés plantée de maronniers et d'arbustes, ornée de parterres floraux entretenus avec soin, se dressait une belle demeure en pierre meulière brune, aux angles formés de blocs blancs géométriques et au toit en ardoise. Bâtie pour les deux tiers sur trois niveaux, dont un grenier mansardé avec fenêtres en saillie, elle comprenait sur son troisième tiers une terrasse cernée de balustres blanches, au niveau du premier étage. Rien d'ostentatoire mais un lustre de bon goût qui laissait deviner l'opulence de l'intérieur ; l'image même du domicile d'un notable.

Le bouton chromé cerclé de marbre d'une sonnette électrique, fixé à un montant du portail, attira le doigt de l'Allemand. À travers le martèlement de la pluie, il entendit le timbre aigu retentir dans la maison dont, quelques secondes plus tard, la porte d'entrée s'ouvrit. Une femme entre deux âges et deux tours de taille, vêtue d'une robe d'intérieur sombre sous un tablier de cuisine, parut sur le perron, un parapluie à la main. Un instant surpris, Verschtaufen retint un sourire amusé : c'était la bonne, bien sûr, pas la maîtresse de maison.

Elle descendit les trois marches du perron et s'avança jusqu'à lui sur l'allée.

« Monsieur ? s'enquit-elle.

— Je suis bien chez le docteur Jean Oster ? » Comme on lui répondait par l'affirmative, il demanda s'il pouvait parler au médecin. Le sujet était, affirma-t-il, d'importance.

« Monsieur est à la clinique, monsieur, répondit l'employée de maison, mais je vais demander à madame si elle veut bien recevoir monsieur. »

Le laissant sous la pluie sans faire mine d'ouvrir le portail, elle tourna les talons et rentra. Verschtaufen s'efforça de se redresser et de présenter une façade stoïque, sachant que l'eau qui ruisselait sur son front chenu lui donnait un air pathétique auquel même une bourgeoise endurcie n'eût su résister. De fait, la bonne revint très vite, porteuse d'un trousseau de clef. Ce fut en abritant l'Allemand sous son parapluie, s'exposant elle-même aux intempéries, qu'elle l'escorta à l'intérieur. Là, dans un grand hall d'entrée carrelé de tomettes rouges hexagonales, elle le débarrassa de son imperméable avant de lui faire franchir une porte à deux battants donnant sur un grand salon meublé de cuir et d'acajou, au milieu duquel trônait un piano à queue laqué blanc.

La femme qui se tenait devant l'instrument à l'instar d'une cantatrice sur le point d'entamer un récital avait quarante ans sonnés mais une beauté mûre et une élégance naturelle qui eussent séduit son visiteur s'il avait songé à la bagatelle. Brune, les cheveux relevés en une coiffure savamment travaillée pour paraître simple, elle était vêtue à la maison mieux que la plupart des gens pour une cérémonie officielle, et tout en elle exsudait les vertus cardinales de sa classe sociale.

Face à une telle personne, Verschtaufen retrouvait ses réflexes de l'époque où il en fréquentait

beaucoup : il joignit les talons, se retenant tout juste de les claquer, avant de s'incliner légèrement.

« Madame, je vous présente mes hommages », déclara-t-il, sachant que son accent germanique ne pouvait que ressortir.

Comme son hôtesse ne tiquait pas, il la regarda avec plus d'attention, lui retira mentalement vingt ans et conclut que, non, il ne la connaissait pas ; Oster avait dû divorcer après la guerre et se remarier.

« Danièle Oster, se présenta-t-elle. On me dit que vous souhaitez voir mon mari pour une affaire importante, monsieur, mais il est absent.

— Une opération à cœur ouvert, je suppose ? avança-t-il, n'ignorant pas que le docteur Jean Oster était un des chirurgiens les plus réputés de Paris.

— Un déjeuner d'affaires, corrigea-t-elle en souriant. Oh, mais j'y pense : mon mari rencontre les représentants d'une firme de radiologie allemande. Vous en faites sûrement partie.

— Nullement. Je suis Heinrich von Verschtaufen. Votre époux a dû vous parler de moi. Nous nous sommes connus ici même pendant la guerre. Je crains d'avoir alors porté un uniforme que les Français n'appréciaient guère. »

Danièle Oster eut un charmant haussement d'épaules. « Nous sommes désormais alliés et, à l'époque, vous ne faisiez que votre devoir.

— Certains ont estimé que je faisais du zèle...

— Je suis sûre qu'ils exagéraient, monsieur von Versch... » Elle s'interrompit, les yeux écarquillés, et retint un hoquet en portant la main à sa bouche. « Verschtaufen, fit-elle, soudain livide. Heinrich von Verschtaufen... Vous êtes le colonel de... »

Cette fois, les talons de l'Allemand claquèrent bel et bien, tandis qu'il s'inclinait derechef.

« *Standartenführer* von Verschtaufen, pour vous servir, confirma-t-il. Je constate que votre époux vous a bien parlé de moi. Gagnons du temps, voulez-vous ? » Il tira de la poche de son imperméable un automatique qu'il braqua sur Danièle. « Vous finirez par faire ce que je vous dirai, alors autant commencer par là. J'espère que vous ne m'obligerez pas à m'en servir mais je vous assure que je n'hésiterai pas au besoin. C'est bien compris ? »

Son ton était toujours celui de la conversation polie. La femme du chirurgien avait reculé d'un pas et posé la main sur le piano, cherchant un appui. Elle se contraignit à quitter des yeux le pistolet pour regarder son visiteur en face et hocher la tête.

« Bien, reprit-il. À présent, vous allez appeler votre mari au téléphone, lui dire qu'un vieil ami veut lui parler et me le passer. Ensuite, vous attendrez patiemment que j'aie terminé, sans chercher à vous échapper. D'accord ? »

Une nouvelle fois, Danièle Oster acquiesça. Elle désigna le téléphone posé sur une commode ciselée, de l'autre côté du piano, comme pour solliciter la permission de s'en approcher. L'Allemand la lui donna d'un signe de tête.

Saint-Maur-des-Fossés, banlieue aisée, était équipée de l'automatique. La femme du chirurgien forma un numéro sur le cadran et obtint très vite une secrétaire qui lui donna le nom et le numéro du restaurant où déjeunait son mari. Quand elle joignit ce dernier, elle lui déclara précisément ce qu'on lui avait ordonné, qu'un vieil ami voulait lui parler, et elle tendit l'appareil à son visiteur. Bien qu'elle fût visiblement émue et apeurée, sa voix n'avait pas tremblé.

« Allô, Johann ? lança Verschtaufen tandis qu'elle allait s'asseoir au bord d'un fauteuil de style, croisait les jambes par réflexe et les décroisait aussitôt, trop tendue. Vous reconnaissez ma voix ou il faut que je force mon accent ? » Quelques secondes s'écoulèrent en silence. « Vous n'êtes pas très bavard, dites-moi. » Puis quelques autres. « Ah ! Tout de même. Mais oui, je suis chez vous, cher ami. Je vous avais dit qu'un jour, je viendrais vous demander un service. Eh bien ce jour est arrivé. Dans combien de temps pouvez-vous nous rejoindre ? » Il eut un rire léger. « Si vite que ça ? Ce sera parfait. Je n'ai pas besoin de vous recommander de venir seul et de ne parler de cela à personne, n'est-ce pas ? Votre épouse est délicieuse, je détesterais devoir me montrer désagréable avec elle... Je vois que nous nous comprenons très bien. À tout de suite, Johann. »

Il raccrocha et adressa un large sourire à son hôtesse qui le fixait avec un mélange d'inquiétude et d'incompréhension.

« Votre mari sera ici dans vingt minutes, annonça-t-il, avant d'enchaîner par une série de questions : vous attendez des visites ?

— Non. Ma fille rentrera de l'école en fin d'après-midi, c'est tout.

— La bonne que j'ai vue est votre seule domestique ?

— Oui.

— Logée à domicile ?

— Non, elle a son appartement en ville.

— Parfait. Vous allez lui donner congé. Qu'elle s'en aille sur-le-champ et ne revienne pas avant que vous ne l'appeliez. Ce sera sans doute d'ici quelques jours. »

Fidèle à sa politique d'obéissance absolue, Danièle Oster se leva et sonna la bonne à l'aide d'un cordon pendu au plafond. L'Allemand rangea ostensiblement son pistolet dans sa poche. « Je garde la main dessus, prévint-il, et mon imperméable n'est pas à l'épreuve des balles. »

La domestique se présenta et entendit les ordres de sa maîtresse — qu'elle accepta sans discussion ni même surprise. Il s'adressa alors à elle directement : « En partant, vous direz aux deux messieurs qui attendent dans une Dauphine, devant la propriété, qu'ils peuvent entrer. »

La bonne chercha des yeux l'approbation de Danièle, la reçut et se retira. Elle quitta la maison quelques minutes plus tard, un sac dans une main, son parapluie dans l'autre. Peu après, Huayna et son prisonnier firent leur entrée.

« Si mes souvenirs sont bons, cette maison dispose d'un sous-sol auquel on accède par la cuisine, dit Verschtaufen au premier, en espagnol, sans accorder au second ne fût-ce qu'un regard. Deuxième porte à gauche dans le hall d'entrée. Tu vas y attacher monsieur et le laisser méditer sur sa situation. J'irai lui poser des questions quand j'aurai pu m'entretenir avec notre hôte. »

L'Indien acquiesça sans mot dire et, son revolver planté dans les reins de l'inconnu, ressortit du salon. Danièle Oster, entre temps, avait repris possession de son fauteuil et, cette fois, s'y était assise confortablement, les bras sur les accoudoirs, les jambes croisées. La crispation de sa mâchoire la révélait tendue, mais elle avait assez de sang-froid pour feindre un calme qui lui valut le respect de son importun visiteur.

L'Allemand n'avait pas ressorti son arme, sachant que c'était inutile. Il annexa lui-même un fauteuil, face à celui de Danièle, de l'autre côté d'une table basse.

« Il y a longtemps que vous avez épousé Johann ? interrogea-t-il sur un ton badin.

— Pourquoi l'appeler ainsi ? repartit son interlocutrice. Son nom est Jean Oster.

— Mais il est né Johann Osterweil, vous le savez comme moi. Il a dû vous raconter que j'ai mené sur lui une enquête circonstanciée, autrefois. »

En octobre 1943, pour être précis. Les services allemands soupçonnaient depuis longtemps le docteur Oster d'appartenir à la Résistance et d'organiser la fuite à l'étranger de Juifs menacés de déportation — pour de bon, au contraire de son plus célèbre confrère Petiot. Verschtaufen, malgré ses recherches et deux perquisitions au domicile du médecin, n'avait jamais réussi à en trouver la preuve irréfutable. En revanche, il avait déterminé sans l'ombre d'un doute qu'Oster était issu d'une famille juive autrichienne ayant émigré à la fin du XIX^e siècle. Son patronyme avait été légalement raccourci — et les prénoms associés francisés — au cours des années 10, peu après la naissance du petit Johann, alors que restaient béantes et douloureuses les blessures de l'Affaire Dreyfus. Si sa conclusion avait fait reculer pour un temps l'antisémitisme en France, le patriarche de la famille sentait que le monstre renaîtrait de ses cendres. Les années 30 lui avaient donné raison et l'occupation allemande plus encore. Jean Oster, tout jeune chirurgien, avait exercé en liberté quand Johann Osterweil se fût retrouvé dans un camp d'extermination.

Toutefois, il existait des archives et, si l'on se donnait la peine d'y fouiller, on y trouvait la vérité.

Heinrich von Verschtaufen avait donc un bon prétexte pour faire déporter Oster, privant un réseau de résistance de son chef supposé. Or il s'en était abstenu.

Il y avait à cela plusieurs raisons. D'une part, en octobre de cette année-là, l'Allemand était occupé d'un tout autre projet, au Château de Séigny. D'autre part, il savait déjà devoir rentrer en Allemagne le mois suivant, si bien que la résistance française cesserait d'être une épine dans son pied ; son successeur

n'aurait qu'à se débrouiller. Perdre Oster ne lui eût donc rien rapporté : sa mollesse idéologique n'eût pris aucun plaisir à écraser un Juif, ceux que ce dernier aidait à fuir l'indifférait pareillement et, puisqu'il devait retourner au *Vaterland*, il n'était plus temps pour lui d'accomplir des actions d'éclat afin de se faire bien voir en haut lieu. En revanche, le jeune chirurgien dont la carrière ne faisait que commencer montrait des qualités exceptionnelles qui feraient de lui un homme important dans les décennies à venir. D'un homme important, on pouvait toujours avoir besoin.

Jean Oster, en 1943, avait eu très peur. Verschtaufen ne lui avait pas caché qu'il connaissait ses origines, et il était allé jusqu'à ordonner son arrestation et celle de son épouse de l'époque — avant de les relâcher avec ses excuses en prétextant une erreur.

Un jour, vous me retrouverez sur votre chemin, Johann, lui avait-il dit en le quittant. Je pourrais vous tuer, je ne le fais pas : vous avez donc une dette envers moi. Cette dette, quand je viendrai vous la rappeler, vous me la paierez. Sinon c'est à ce moment-là que je vous tuerai.

Ayant établi que Danièle Oster connaissait les termes de ce marché, Verschtaufen reposa sa question initiale.

« Treize ans, répondit son hôtesse. Il était veuf. Sa première femme est morte dans un accident de voiture deux ans avant notre rencontre. Il ne l'a pas quittée pour moi, si c'est ce que vous voulez savoir.

— À dire vrai, je m'en moque, avoua-t-il. Il l'aurait tuée pour vous épouser que je m'en moquerais tout autant. Ce qui m'intéresse, c'est l'âge de votre fille.

— Bientôt onze ans mais... » Pour la première fois, une peur authentique se peignit sur les traits de Danièle. « Qu'est-ce que vous allez lui faire ?

— Si tout va bien, rien du tout. Dans le cas contraire... » Il leva une main apaisante. « Rassurez-vous : ni mon ami ni moi ne sommes des pervers ; sa vertu n'a rien à craindre de nous. Seule sa vie sera en danger si ses parents ne font pas ce qu'on leur dit. J'imagine que vous tenez à elle ? » Comme son interlocutrice hochait inutilement la tête, il conclut en souriant : « Alors vous aurez à cœur de tempérer les ardeurs de votre mari s'il veut ruer dans les brancards, j'en suis sûr. »

Le mari en question arriva comme il l'avait dit quelques minutes plus tard. C'était un homme de taille supérieure à la moyenne, qui affichait une cinquantaine rayonnante. Son élégant costume gris, semé de taches sombres du fait qu'il n'avait pas même pris le temps d'enfiler un imperméable, lui allait à ravir ; ses tempes grisonnantes, son teint encore hâlé de l'été précédent, ses yeux noirs expressifs devaient faire rêver les infirmières de sa clinique.

Quand il entra dans son salon, toutefois, il ne cherchait pas à séduire. Sa démarche était sèche, son front plissé, son regard assassin.

« Tout va bien, Danièle ? » interrogea-t-il. Son épouse hocha la tête avec une moue éloquente. Alors seulement, il accorda son attention à Heinrich von Verschtaufen — lequel avait ressorti son pistolet pour prévenir toute tentative d'héroïsme. « Qu'est-ce que vous voulez de moi ? De l'argent ? lança-t-il sans préambule ni fausse politesse.

— L'argent, j'en ai, répondit l'Allemand, mais il n'achète pas ce dont j'ai besoin en ce moment, à savoir un asile sûr pendant mon séjour en France, quelque part où je serai certain de ne pas être reconnu. Je n'oublie pas que je suis recherché par les services secrets de plusieurs nations, dont celle-ci. Descendre à l'hôtel serait risqué, vous en conviendrez, quoique je dispose d'une nouvelle identité très convaincante. J'ai donc décidé de vous demander l'hospitalité. Nous resterons quelques jours et...

— Nous ? coupa Oster. Vous n'êtes pas seul ?

— Mon ami Huayna m'accompagne. Derrière vous. »

Le chirurgien pivota vivement pour découvrir l'Indien debout sur le pas de la porte — où il était arrivé en silence : il portait un costume à la coupe européenne mais était chaussé de mocassins de sa fabrication dont la semelle souple ne produisait aucun bruit sur le carrelage. Les bras croisés, impassible, il n'avait pas une attitude menaçante. Sa simple présence en imposait toutefois : Oster se fit visiblement violence pour ne pas achever le pas en arrière qu'il avait esquissé d'emblée.

« Comme je le disais, reprit Verschtaufen, nous allons rester ici quelques jours. Ensuite nous partirons, personne n'aura été blessé, et je considérerai votre dette comme acquittée.

— Ma dette ? » Le chirurgien eut un sourire sans joie. « Je vous dois de la reconnaissance parce que

vous ne m'avez pas assassiné, c'est ça ? Il faut vous remercier de n'avoir pas commis un crime de guerre de plus ? »

S'il espérait désarçonner son interlocuteur, il fut déçu.

« C'est exactement ça, acquiesça l'Allemand. Mais je vous donne ma parole qu'ensuite vous n'entendrez plus parler de moi. Et je vous ai exposé naguère l'alternative ; un inconvénient de quelques jours ne vaut sûrement pas trois vies.

— Trois... commença Oster avant de se tourner vers sa femme. Tu lui as parlé d'Hélène ?

— Bien obligée, répondit-elle. Elle va rentrer tout à l'heure : non prévenu, il aurait risqué de lui tirer dessus. »

Le chirurgien reconnut la pertinence de l'argument. « C'est ma faute, dit-il. J'aurais dû passer la chercher au collège avant de venir ici, et l'emmener chez sa grand-mère. » Il se retourna vers Verschtaufen. « D'ailleurs il n'est pas trop tard. Vous n'avez pas besoin d'elle, colonel. Permettez à ma femme d'aller la mettre à l'abri. Je serai un gage suffisant de votre tranquillité, non ? »

L'Allemand secoua la tête. « Non, Johann, en aucun cas. J'ai eu l'occasion de vous juger : vous n'êtes pas une chiffé molle ; si vous savez votre femme et votre fille en sécurité, il pourrait vous venir des idées idiotes, et j'ai horreur des complications. En outre, vos patients ne peuvent pas se passer de vous aussi longtemps : je m'en voudrais qu'un seul succombe parce que je vous retiens ici. Ce que nous allons faire, c'est attendre tous ensemble que votre fille rentre de l'école. Ensuite, elle montera dans sa chambre et, vous deux, vous irez en prendre une à l'hôtel de votre choix. Je vous y ferai savoir quand vous pourrez revenir. Bien entendu, si vous prévenez la police ou n'importe qui d'autre, s'il se passe quoi que ce soit de suspect, la petite sera abattue dans l'instant. »

Jean et Danièle Oster s'étaient tous les deux décomposés au fur et à mesure de cette exposition. « Il n'en est pas question ! s'exclama le chirurgien. Je ne laisserai pas ma fille à votre merci, je...

— Allons, Johann ! le coupa Verschtaufen en élevant la voix, ce qui eut pour curieux effet de rendre son élocution plus gutturale. Pourquoi vous fatiguer à discuter ? Vous savez bien que vous n'avez pas le choix.

— Elle va être terrorisée, protesta Danièle à son tour. Au moins, permettez-moi de rester avec elle !

— Pas question. Je serai la plupart du temps seul à garder la maison : dans ces conditions, une captive est une captive ; deux, ce sont des évadées en puissance. Mais j'insiste : si vous prenez votre mal en patience et si vous lui recommandez d'en faire autant, vous la retrouverez intacte.

— Je... » commença Oster, mais l'Allemand le coupa sèchement : « La discussion est close, Johann. » Il se tourna vers Huayna. « Tu veux bien tenir compagnie à nos amis ? Il est temps que j'aille discuter avec qui tu sais. »

Sans plus se préoccuper de ses hôtes, il quitta la pièce pour descendre à la cave.